

DAVID TOSCANA

El último lector

ℵ

« Certains ont l'alcool gai. Toscana a l'imagination heureuse. Il invente dix, vingt, cent romans à partir de cette macabre découverte. Vite, une autre tournée ! » Frédéric Vitoux, *Le Nouvel Observateur*

« Ce roman mêle avec force deux registres habituellement tenus pour incompatibles, celui du réalisme et celui du fantastique. » Muriel Steinmetz, *L'Humanité*

« Et si les livres contenaient la résolution de toutes les énigmes du monde... Un trompe l'œil plein d'humour. » Christine Ferniot, *Télérama*

Le Monde des livres vendredi 13 mars 2009

El ultimo lector

de David Toscana

En principe, la vérité sort du puits. Mais, dans ce petit village d'Icamole ravagé par la sécheresse, c'est le cadavre d'une fillette que Remigio va remonter de son puits, le seul qui contienne encore quelques gouttes d'eau. Pris de panique à l'idée d'être accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, il demande conseil à son père, un étrange bibliothécaire qui passe son temps dans un local où ne vient jamais personne, à livrer aux cafards des livres qu'il juge mauvais. Pour lui, la pertinence des livres vient de leur adéquation à la réalité, et il se fait fort de prouver que l'histoire de la fillette assassinée a déjà été écrite quelque part dans un livre qui expliquerait la vérité et dicterait la conduite à tenir. Une réflexion virtuose sur fiction et vérité dans la lignée de Borges. ■

G. Me.

Traduit par François-Michel Durazzo,
Zulma, 226 p., 18 €.



Quotidien National
T.M. : 74 919

☎ : 01 49 22 72 72
L.M. : 331 000

JEUDI 12 MARS 2009

L'Humanité



Le livre comme seule réalité

Le romancier David Toscana a imaginé un lecteur exigeant à l'extrême qui passerait son temps à réinterpréter la vie à la lumière de la littérature universelle.

EL ULTIMO LECTOR,

Par David Toscana.

Traduit de l'espagnol (Mexique) par François-Michel Durazzo. Éditions Zulma. 214 pages, 18 euros

Couronné par les prix Colima, Fuentes Mares et Antonin Artaud France-Mexique, ce roman mêle avec force deux registres habituellement tenus pour incompatibles, celui du réalisme et celui du fantastique. Au nord du Mexique, dans le petit village d'Icamole frappé par la sécheresse, Lucio le bibliothécaire passe ses journées à lire des œuvres qu'il jette à la trappe quand elles lui déplaisent. « Pour lui, pas d'abîme entre la vie et le papier. » Un jour, son fils Remigio lui révèle qu'il vient de trouver, dans son puits à sec,

La solution à toute énigme se trouverait donc dans les livres. Seul le livre saurait ce que le réel ignore.

le cadavre d'une toute jeune fille. C'est dans la littérature que ce père peu banal va trouver des explications à ce fait divers tragique. Dans cette jeune personne, Lucio croit reconnaître l'héroïne de *la Fille du télégraphiste* ou la Babette d'un célèbre roman de son pays. Le fils enterrera la jeune fille sous son avocatier, comme précisé dans ce livre de Pierre Laffitte dont le père lit un extrait pour donner idée d'un lieu de sépulture à la victime innocente. La solution à toute énigme se trouverait donc dans les livres. Seul le livre saurait ce que le réel ignore. Les citations des œuvres innombrables dévorées par Lucio sont rapportées sans guillemets, de plain-pied dans le texte, ceci ajoutant du mys-

tère à la conduite du récit. De fait, Lucio parle comme tous les livres qu'il aime. Il semble avoir eu toutes les existences des personnages qu'il a rencontrés sur le papier. Sa mémoire du passé écrit du monde est phénoménale. Critique littéraire extrêmement pointilleux, la vue du moindre cliché lui est insupportable.

L'intrigue, d'apparence policière, est le prétexte à parsemer la fiction d'indices concrets. *El Ultimo Lector* est avant tout une réflexion en acte sur la lecture considérée comme un des beaux-arts. Ainsi que l'affirme le titre, Lucio se définit lui-même comme le « dernier lecteur », espèce en voie de disparition. Il faut l'imaginer en train de raturer féroce un livre, critiquer à haute voix le style ampoulé d'un auteur, lui qui goûte par-dessus tout la concision. Il compare les quatre Évangiles sur le chapitre de la mort de Jésus et considère que la Bible est « un bon livre mais avec des défauts »...

Lucio commence systématiquement la lecture des romans par la fin, préfère les œuvres récentes qui font l'épargne des descriptions oiseuses. Le plus important et c'est sans doute là le message de David Toscana (né en 1961 à Monterrey) est que son personnage déclare ceci : « Je déteste les âmes de tous ces fils de pute qui prônent que l'Amérique latine n'a plus rien à donner à la littérature, sauf si elle s'américanise. »

Ce roman qui flirte ouvertement avec l'étrange et la magie représente sans conteste quelque chose d'important dans l'imaginaire de son pays, y compris sans doute au plan strictement politique. C'est également un véritable « cosmos métaphysique », comme disait Borges, que crée ce livre.

Muriel Steinmetz

LIRE
Mars 2009



DAVID TOSCANA

Auteur de cinq romans et d'un recueil de nouvelles, David Toscana – né en 1961 – débarque en France avec une comédie où il épuise toutes les ressources du « mentir-vrai » cher à Aragon. Nous sommes dans un bled mexicain brûlé par le soleil, Icamole, « quarante maisons disposées comme des charrettes mal garées sur deux rues non pavées ». C'est là que nous attend le fantasque Lucio, le bibliothécaire du village qui a troqué ses

chèvres contre des romans qu'il dévore avidement, et qu'il jette à la poubelle s'il les trouve insipides. Mais à force de lire, Lucio risque bien de devenir à son tour une pure chimère, et l'on se demande parfois s'il n'est pas le jouet de quelque fabuliste diabolique. Alors, quand le cadavre d'une fillette est découvert au fond d'un puits, dans le jardin du bibliothécaire, on ne sait plus

si cette macabre tragédie est bien réelle, ou si elle est le fruit d'une imagination délirante... C'est à un bel exercice de prestidigitation que se livre Toscana, en prouvant qu'il a bien écouté les leçons des deux grands maîtres latinos de l'illusion, Borges et Onetti. A.C.

El último lector (El último lector) par David Toscana, traduit par François-Michel Durazzo, 216 p., Zulma, 18 €





Hebdomadaire ☎ : 01 44 88 34 34
T.M. : 511 913 L.M. : 2 641 000

NOUVEL OBSERVATEUR

JEUDI 26 FÉVRIER 2009

LE COUP DE CŒUR
DE FREDÉRIC VITOUX

Toscanassimo



Les romans changent parfois la vie de leurs lecteurs. Or ce qui change la vie est un sujet de roman, donc la lecture des romans est un sujet de roman – on le sait au moins depuis « Don Quichotte » ou « Madame Bovary » ! Sur ce thème, David Toscana qui, comme son nom le suggère à peine, n'a rien à voir avec l'Italie et Florence mais tout avec le Mexique et Monterrey où il est né en 1961, développe de subtiles variations. Dans la petite ville d'Icamole frappée par la sécheresse, au nord du Mexique, Remigio racle le fond de son puits. Il y repêche le cadavre d'une jeune fille inconnue. Accident ? Assassinat ? La police enquête. Le père de Remigio, le bibliothécaire du village qui compte quelques centaines d'habitants mais aucun lecteur (à part lui), cherche une explication. Où ? Dans les romans perdus ! Dans tous les romans qu'il a lus, aimés, détestés, jetés – des romans de gare dont les fictions s'entremêlent avec la vie autour de lui, avec ce cadavre, cet accident, ce meurtre, allez savoir ! A défaut d'eau, Toscana aurait-il forcé sur la tequila, ou bien sur la lecture de ses grands confrères d'Amérique latine, d'Onetti à Garcia Marquez ? Une véritable ébriété romanesque le saisit à son tour. De page en page, on voit double, on voit triple, on voit magique. Certains ont l'alcool gai. Toscana a l'imagination heureuse. Il invente dix, vingt, cent romans à partir de cette macabre découverte. Vite, une nouvelle tournée !

« *El ultimo lector* », par David Toscana, traduit de l'espagnol par François-Michel Durazzo, Zulma, 218 p., 18 euros.



Hebdomadaire
T.M. : 744 846

☎ : 01 55 30 55 30
L.M. : 2 738 000

MERCREDI 11 MARS 2009

Télérama



L'année mexicaine

Le Salon du livre invite une littérature violente, noire, fantastique...

Le Salon du livre, qui se tient du vendredi 13 au mercredi 18 mars, Porte de Versailles, à Paris, met cette année à l'honneur la littérature mexicaine, en invitant notamment trente-sept auteurs mexicains. Voici une sélection de parutions, parmi les nombreuses nouveautés traduites à l'occasion de cette manifestation.

lire aussi page 24.

ROMAN

DAVID TOSCANA

EL ULTIMO LECTOR



Ce pourrait n'être qu'un fait divers tragique, et le simple alibi d'un roman : la découverte par Remigio du corps d'une petite fille dans son puits, et la peur d'être accusé du meurtre qui le conduit à enterrer la victime sous son avocatier. Mais, à Icamole, ce village perdu, appauvri encore plus par une sécheresse, vit aussi le père de Remigio : Lucio, bibliothécaire, qui passe son temps à lire des ouvrages dans lesquels il croit trouver la clé de toute énigme. Convaincu que le présent peut se comprendre dans les livres, il rattache chaque fait à un épisode romanesque. Mais la littérature rend-elle compte du réel ? A quelles compromissions certains auteurs s'abaissent-ils pour le défigurer ?

Ce roman de David Toscana, le premier à être traduit en français, est conçu comme un trompe-l'œil : derrière Lucio, qui jette aux cafards les livres qui lui semblent indignes, l'auteur interroge les fonctions de la littérature et les légendes qui colportent les événements historiques au point de les transfi-

un beau personnage. Epris de l'imprimé et des belles-lettres

jusqu'au délire, il y cherche aussi la peau douce de Herlinda, sa femme décédée, meurtri qu'aucun roman n'ait jamais pu en dessiner la silhouette. On se surprendra, dans ce beau roman où le fantastique affleure à chaque ligne, à l'accompagner dans sa quête de vérité utopique. G.M.

Traduit de l'espagnol (Mexique)
par François-Michel Durazzo,
éd. Zulma, 224 p., 18 €.



Hebdomadaire
T.M. : 370 732

☎ : 01 44 10 10 10
L.M. : 1 475 000

Le Point

JEUDI 5 MARS 2009

Dans Mexico la férocité

Regards d'écrivains.
Cette année, le Mexique, pays fiévreux et souvent violent, est l'invité d'honneur du Salon du livre, du 13 au 18 mars.

A lire aussi
Guillermo Arriaga
« Mexico quartier sud » (Phébus)
Mario Bellatin
« Jeu de dames » (Gallimard)
Alvaro Enrique
« Vies perpendiculaires » (Gallimard)
Vilma Fuentes
« Des châteaux en enfer » (Actes Sud)
Anna Garcia Bergua
« L'île aux fous » (Mercure de France)
Mario Gonzalez Suarez
« Les chiens de l'obscurité » (Les Allusifs)
Fabrizio Mejia Madrid
« Le naufragé du Zocalo » (Les Allusifs)
Juan Rulfo
« Le Llano en flammes » (Gallimard)
Daniel Sada
« L'odyssée barbare » (Passage du Nord-Ouest)
David Toscana
« El Ultimo Lector » (Zulma)
« Le dictionnaire amoureux du Mexique » de **Jean-Claude Carrière** (Plon) est une excellente introduction.



Reportage. Entre gangs et cathédrales, comment peut-on être écrivain mexicain ?

PAR MARIE-FRANÇOISE LECLÈRE

Faites l'expérience. Dites Mexique, et un torrent d'images déferle. Pêle-mêle : la baie d'Acapulco, des révolutions et des alcools, Zapata, tequila, l'assassinat de Trotski, Maximilien fusillé. Des séducteurs moustachus et des actrices somptueuses, Dolores del Rio, Salma Hayek, les mariachis et Frida Kahlo. La fête des Morts, Hernan Cortés et Moctezuma, des haciendas croulant sous les fleurs, les narcotrafiquants et Carlos Slim, l'homme le plus riche du monde. Et puis Mexico, 23 millions d'habi-

tants, la mégapole démentielle. Et la violence encore, toujours, partout. Ne dit-on pas « *Pauvre Mexique, si loin de Dieu et si proche des Etats-Unis* » ?

La littérature, dans ce tohu-bohu ? Vivante, essentielle, portant souvent témoignage des drames et des beautés convulsives de ce pays fiévreux où 91 % de la population est alphabétisée et où 25 % des livres sont piratés et vendus par des mafias. Fin janvier, une quinzaine d'écrivains se sont prêtés, deux par deux, à l'exercice de l'interview avec quelques journalistes. Cela se passait dans une salle du Gran Hotel Ciudad de Mexico, une lourde bâtisse 1900 avec lustres, tapis rouge et terrasse donnant sur le Zocalo, la place principale, où se dresse la cathédrale, non loin des ruines du Templo Mayor des Aztèques. Les entretiens sont filmés par la chaîne culturelle locale, Canal 22, qui demandera aussi à

chacun des journalistes son sentiment sur la littérature mexicaine. Ne jamais oublier que les Espagnols, après avoir détruit les traditions indiennes, interdirent l'importation de livres étrangers pendant trois siècles. N'existaient au Mexique que le théâtre et la poésie : le roman ne commence qu'après l'Indépendance en 1821.

A tout seigneur... La figure dominante a longtemps été Octavio Paz (1914-1998), Prix Nobel en 1982, poète, essayiste, auteur du « Labyrinthe de la solitude » et d'un essai sur Sor Juana Inés de la Cruz (1651-1695), une religieuse géniale, surnommée en son temps la Dixième Muse, qui osa défier l'ordre colonial, et dont le visage orne le billet de 200 pesos. Son nom reviendra souvent dans les entretiens. Mais, désormais, le rôle de commandeur des lettres est tenu par Carlos Fuentes. Né en 1928, l'ancien ambassadeur du Mexique à Paris, tête politique de gauche, qui a tâté avec succès de tous les genres, publie un livre étonnant, « Le bonheur des familles » (1),

La Dixième Muse. Cette religieuse qui osa défier l'ordre colonial orne les billets de 200 pesos.



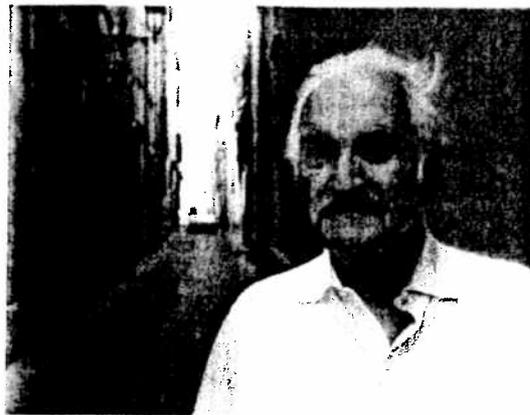
seize nouvelles où il explore « son » Mexique, de la chambre conjugale au palais présidentiel, des mater dolorosa aux mondains frelatés. Chaque récit est suivi d'un chœur où se clame et se revendique l'horreur du quotidien : filles menacées, suicidées, curé rock enterré vivant et gangs d'enfants abandonnés... Le dernier de ces chœurs est lapidaire, il tient en un mot répété deux fois : « violence, violence ».

« **Boom** ». Dans les années 60, Fuentes appartenait au groupe Boom qui, avec Garcia Marquez et Vargas Llosa, voulait fonder une littérature typiquement latino-américaine. En réaction, dans les années 90, une bande de jeunes turbulents fonde le Crack. S'autoproclamant « zapatistes de la littérature mexicaine », ils publient en 1996 un manifeste retentissant. Leur ambition ? Flinguer les épigones du « réalisme magique », dénoncer le « faux ruralisme », dynamiter les frontières. Le plus connu de ces trublions est Jorge Volpi, 40 ans, ancien attaché culturel à Paris, auteur d'une époustouflante trilogie sur le XX^e siècle (2), devenue un best-seller dans quarante pays. « *Il y a un an, je suis revenu dans mon pays de hyènes et de spectres* », déclare le héros de son nouveau livre, « *Le jardin dévasté* » (3). Est-ce Volpi, ce narrateur qui parle d'une Mexico « calcuttisée » ?

Dans le jardin de la Casa Azul, la maison Bleue, où Frida Kahlo et son mari, Diego Rivera, s'aimèrent et s'étripèrent, Paco Ignacio Taibo II, dit Pit 2, lui, vitupère. Sa famille a fui l'Espagne franquiste pour le Mexique en 1958. Il avait 10 ans. De sa ■■■

Commandeur des lettres.

Dans « Le bonheur des familles », Carlos Fuentes explore « son » Mexique. Chaque récit est suivi d'un chœur où se clame l'horreur au quotidien.



Notes

- (1) Traduit par Céline Zins et Aline Schulman (Gallimard, 457 p., 23 €).
- (2) « A la recherche de Klingsor », « La fin de la folie » (Plon), « Le temps des cendres » (Seuil).
- (3) Traduit par Gabriel Iaculli (Seuil, 171 p., 16 €).
- (4) Nouvelles traduites par Juliette Ponce (Denoël, 155 p., 14 €).
- (5) Voir la préface de François Gaudry au recueil « Des nouvelles du Mexique » (Métailié).
- (6) Christian Bourgois.
- (7) Traduit par François Gaudry (Métailié, 263 p., 18 €).
- (8) « Les généalogies ». Traduit par Françoise Gribouil (Folies d'encre, 233 p., 17 €).
- (9) Auteur d'une anthologie, « Cent ans de littérature mexicaine », et d'un essai, « Mexique, les visiteurs du rêve » (Editions de la Différence).
- (10) Une exposition sur la civilisation de Teotihuacan est prévue à l'automne au musée du Quai-Branly à Paris.

■ ■ ■ trentaine de romans policiers il a fait un arsenal pour dénoncer les systèmes judiciaire, policier, carcéral. Biographe du Che et de Pancho Villa (chez Payot), il tient que « *L'Histoire est trop importante pour la laisser aux mains des mauvais raconteurs* ». « Des morts qui dérangent », son roman écrit avec le sous-commandant Marcos ? « *Une expérience intéressante que de travailler avec quelqu'un qu'on ne voit pas* ». N'a-t-il pas eu peur d'être utilisé ? Hurlement de rire : « *La politique contamine, l'apolitisme encore plus* ».

Pit 2 est un ogre iconoclaste. Florilège : « *Il n'y a pas une littérature mexicaine, mais une littérature d'auteurs mexicains* ». « *Le pouvoir a tenté de neutraliser la position critique de la littérature. C'était une ambassade ou la prison, mais la plupart des écrivains ont tenu le choc* ». « *Que tu donnes ton cul ou ta conscience, on te les rendra en mauvais état* ».

Atrocités. Revoilà la violence : on a bien essayé de l'éviter, mais à chaque rencontre, elle nous a sauté à la gorge. Déjà, avant de partir, on nous avait raconté des histoires d'enlèvements et de séquestrations. Un rien sarcastique, on avait évoqué une nouvelle de Juan Villoro dans « Mariachi » (4) où des fous furieux encocainés organisent pour un journaliste américain « *quelque chose d'horrible sur le Mexique, ce parc à thème des atrocités* ». Et puis il y a eu ce déjeuner à la résidence de l'ambassadeur de France, Daniel Parfait. Calme, beauté, sérénité... Et ce coup de fil : un chercheur français en biochimie moléculaire avait été attaqué à la sortie de l'aéroport, où il avait changé 5 000 euros. Mort d'une balle dans la tête.

Alors on a cherché des chiffres. Ahurissants. La guerre entre cartels de la drogue a fait 5 300 morts en 2008, malgré les 36 000 hommes déployés pour la contrer. Les enlèvements contre rançon se multiplient (entre 700 et 1 100 par an, dit-on). Et les bandes de jeunes, les *maras*, vont grossissant. Epicentre de cette violence, Ciudad Juarez, à la frontière avec les Etats-Unis, où des enfants tuent pour 1 000 pesos (70 euros), où le chef de la police a démissionné le 21 février, cédant aux « narcos » qui menaçaient

d'abattre un officier tous les deux jours. Cette violence, évidemment, hante nombre de livres, au point qu'on parle parfois de « *réalisme sale* » (5). Elle est, on l'a vu, chez Carlos Fuentes ; Roberto Bolaño, un Chilien qui avait longtemps vécu au Mexique, avait fait de Ciudad Juarez un des « sujets » de son chef-d'œuvre inachevé, « 2666 » (6). Et que dire du nouveau livre d'Enrique Serna, « *Quand je serai roi* » (7) ? Héros, un gamin de 12 ans, surnommé le Nopal. Premier mot : « *Inhaler* ». Suivent deux pages hallucinées sur des gosses enfermés dans le dépôt d'une station-service qui se droguent à la colle. Ensuite se déploieront toute la folie et la méchanceté du monde : tir à vue sur les pauvres, ripoux en tout genre... C'est féroce, drôle, on redoute d'écrire prémonitoire pour nous. Réaliste et sale ? Peut-être, mais jamais moralisateur. Trop fort pour ça.

On a besoin de respirer après une pareille plongée. Aller dîner, par exemple, au restaurant La Opera, où Pancho Villa serait entré à cheval et aurait tiré dans le plafond (on vous montre la trace, un trou précieusement conservé). Un peu de légende ne nuit pas, parfois. Là-bas, rencontrer Margo Glantz (8) et Elena Poniatowska, deux romancières qui, chacune à sa manière, attestent la tradition d'accueil qui est une des gloires du Mexique. Libanais, Japonais, Européens fuyant les fascismes, Sud-Américains pourchassés par les dictatures ont trouvé refuge ici.

**AU MEXIQUE,
« QUE TU DONNES
TON CUL OU
TA CONSCIENCE,
ON TE LES
RENDRA EN
MAUVAIS ÉTAT. »**

Aujourd'hui, des écrivains et des artistes venus de Serbie, du Kosovo ou d'Irak se réunissent à la Casa Refugio Citlaltepetl, que préside le grand écrivain Alvaro Mutis, un Colombien installé au Mexique. Directeur : Philippe Ollé-Laprune, un Français fondu de littérature et de Mexique (9). Secrétaire : Juan Villoro, l'auteur de « Mariachi ». A la nuit, sous les arbres, avec de la salade de cactus et de la tequila, on en est réconforté. Le Mexique de nos songes et de nos fantasmes existe bien. Même

impression au Musée anthropologique ou en visitant au crépuscule, après les hordes de touristes, les ruines mystérieuses de Teotihuacan, « *la cité où les hommes deviennent des dieux* » (10). Et encore en écoutant cette poétesse maya, Briceida Cuevas Cob, en costume brodé et ruban dans les cheveux. Un caractère, celle-là, qui dit la nécessaire présence du sacré aussi bien que la condition de la femme maya. Elle raffole du football et prépare un livre sur le « jeu de balle » maya. Deux équipes de sept joueurs s'y affrontaient pour placer une balle dans un anneau, le chef de l'équipe perdante était sacrifié. Sale temps pour le Domenech de l'époque. Et voilà comment l'on se retrouve pris dans le tourbillon de ce pays contradictoire où tout est arrivé, tout peut arriver, du plus merveilleux au plus ignoble. Loués soient donc les écrivains qui accompagnent ces splendeurs et ces tourments. Au-delà des classifications stériles, ils sont universels. Et mexicains ■

Salon du livre de Paris, du 13 au 18 mars, salondulivredeparis.com.



Mensuel
T.M. : 8 000

☎ : 04 67 92 29 33
L.M. : 35 000

LE MATRICULÉ
DES ANGES

MARS 2009

EL ULTIMO LECTOR DE DAVID TOSCANA

*Traduit de l'espagnol (Mexique) par François-Michel
Durazzo, Zulma, 215 pages, 18 €*

Pour un auteur qui veut plaire, il est facile de flatter le lecteur paresseux. Il suffit de l'installer confortablement dans une histoire linéaire, au point de vue unique et de laisser filer des phrases clichés. Un écrivain qui voudrait impressionner ferait l'inverse. Il n'aurait qu'à briser la ligne, multiplier les angles, casser les phrases. David Toscana, qui aime la littérature, en a visiblement eu assez d'enchaîner les romans de ce style. Et pour bien montrer qu'il respecte son lecteur, il a décidé de dévoiler, pour lui, les coulisses de la création. Lucio, le personnage principal de son livre, est un bibliothécaire qui officie dans un petit village mexicain où personne ne lit. D'ailleurs, sa bibliothèque est officiellement fermée. Habité par les ouvrages qu'il a lus, il analyse le moindre événement du quotidien en faisant référence à des passages qui lui ont plu ou déplu. Lorsqu'une petite fille disparue est retrouvée morte par son fils, il donne des conseils à ce coupable idéal et tente de manipuler l'enquête, citations à l'appui. Pour l'intraitable Lucio, le tri est vite fait. Tous les livres qui échouent à l'examen qu'il leur fait subir finissent à la cave, avec les cafards. « *Ces insectes doivent régurgiter des prix, des succès et surtout de grotesques éloges qui vantent une prose efficace, un chef-d'œuvre majeur, témoignage de l'exceptionnelle qualité littéraire de l'écrivain* ». Au-delà du fait divers qui sert de prétexte à la trame, David Toscana propose des passages d'études comparées édifiants et des analyses critiques d'écrivains nébuleux. Tout se brouille. Est-on dans la récit du fait divers, la pensée de Lucio, un extrait lu, remanié ? Il bouscule son lecteur, mais pour lui apprendre à ne pas être le jouet de l'auteur et garder toute sa capacité critique. Un mauvais livre doit tomber des mains : « *Il déteste les voitures parce que le détective Caselli ne monte pas dans la sienna pour se rendre de son bureau à la scène de crime, mais pour que l'auteur perde du temps à nous parler de la circulation* ». À chacun de devenir un dernier lecteur exigeant.

Franck Mannoni



Hebdomadaire ☎ : 01 41 34 60 00
 T.M. : 289 759 L.M. : 1 212 000
 1ERE EDITION
 DIMANCHE 15 MARS 2009

Journal
 du Dimanche

Mexique

Une littérature de l'audace!

Invités du Salon du livre, Carlos Fuentes, Guillermo Arriaga et David Toscana séduisent par leur liberté

Jeanne de Ménibus

LE SALON DU LIVRE de Paris accueille cette année la littérature mexicaine, riche de ses contradictions, audacieuse dans ses formes et dans son ton, à l'image d'un Etat encore jeune qui fêtera son bicentenaire dans un an.

Monument national, au même titre que le poète Octavio Paz, Carlos Fuentes revient avec un recueil de nouvelles, genre que ses compatriotes affectionnent particulièrement. Lignées brisées par la corruption, couples stimulés par l'adultère, l'auteur de *Terra nostra* plonge dans les secrets de famille afin d'éclairer les strates d'une société à l'identité éclatée. Le passé n'oublie pas de peser de tout son poids sur ces destins. Du chœur « des enfants qui souffrent » à celui « des fils de bonne famille », les oubliés du porte-voix entendent bien donner leur version de l'affaire, tandis que Fuentes, du haut de ses 80 ans, digère avec une fraîcheur stupéfiante leurs registres de langue.

Changement de génération avec Guillermo Arriaga, génial scénariste de *Babel*, qui fait parler de lui ces jours-ci avec la sortie de son film, *Loin de la terre brûlée*. S'il a pris le large, il partage avec son aîné l'obsession de dire la violence à laquelle son peuple est confronté chaque jour. Dans ses histoires, pour la plupart écrites dans les années 1980, il prouve qu'il n'a pas attendu le soutien de l'image pour laisser libre cours à son regard noir et à son imaginaire débridé. En quelques pages saisissantes, il nous arrime à des vies que le malheur transforme trop souvent en une « perte de temps ».

Autour de l'avenue Retorno



Daniel Mordzinski

Le Bonheur des familles, de Carlos Fuentes, trad. Céline Zins et Aline Schulman, Gallimard, 460 p., 22,50 €.



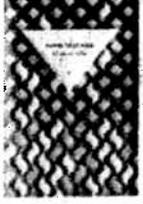
Richard Foreman

Mexico, quartier sud, de Guillermo Arriaga, trad. Elena Zayas, Phébus, 190 p., 16 €.



Philippe Matsas/Opale

El Último Lector, de David Toscana, trad. François-Michel Durazzo, Zulma, 220 p., 18 €.



gravite une faune plus souvent gouvernée par l'instinct de survie que par les bonnes manières. Quoique, même à Mexico, on ne plaisante pas avec les apparences. Il y a le docteur Río, qui se débat comme il peut avec son éthique. Cet aveugle dont la femme est restée mais qui porte constamment le parfum du sexe. Ou encore la fascinante veuve Díaz, dont la grâce n'a d'égale que la déchéance de son mari. Les mots sont crus, les âmes

mises à nu. Arriaga parle en connaisseur de ces éclopés, lui qui perdit l'odorat à l'adolescence, après une rixe de rue.

Même misère mais autres lieux avec David Toscana, venu d'un Nord où l'on respire la poussière américaine. Son roman nous transporte à Icamole, « c'est-à-dire pas grand-chose, quarante maisons disposées comme des charrettes mal garées sur deux rues non pavées ». Remigio s'y accroche à son puits comme à la

femme qu'il n'a pas. Justement, voici qu'il en remonte le corps d'une fillette. Tétanisé, il appelle à la rescousse son père, Lucio, bibliothécaire - privé de lecteurs - du village. Le sacerdoce ne s'arrête pas avec les subventions. L'homme vit dans les livres, au sens propre, triant avec frénésie le bon grain de l'ivraie. Très vite, Lucio trouve des accointances entre la petite morte et Babette, l'héroïne de son roman préféré. Les grands lecteurs le savent bien, un personnage peut devenir plus réel qu'un ami d'enfance. A mesure que l'enquête progresse, une foule d'autres héros de papier - tous du cru de l'auteur - viendront donner des réponses, tandis que le roman dérive joyeusement vers l'absurde.

Le JDD AU SALON DU LIVRE

« Faits divers et littérature ». Le Journal du Dimanche invite ses lecteurs à rencontrer Didier Daeninckx (*Petit éloge des faits divers*, Folio), Didier Decoin (*Est-ce ainsi que les femmes meurent*, Grasset) et Jacques Expert (*La Théorie des six*, Anne Carrière), dimanche, de 15 à 16 heures (Place des livres, M100), lors d'un débat animé par Patrice Trapier.

Le Salon du livre, porte de Versailles, est ouvert jusqu'à mercredi.

Le Soir
vendredi 20 mars 2009

Le bibliothécaire qui cherchait ses réponses dans les livres



roman
El último lector ***
DAVID TOSCANA
traduit de l'espagnol
(Mexique) par
Fr.-M. Durazzo
Zulma
216 p., 18 euros

Alcamole, un village du nord du Mexique, il n'a plus plu depuis un an. C'est dire si du monde se presse à la chapelle Saint-Gabriel-Archange et y implore le ciel. Remigio, lui, dispose encore par miracle d'un fond d'eau dans son puits. Sauf que ce matin-là, le seau qu'il y lance émet un drôle de bruit. Et pour cause ! A huit mètres de profondeur, une fillette gît, morte. Elle n'est pas tombée par accident. Il ne l'a pas tuée. Qui alors ? Et que faire de cette enfant trop bien habillée pour être du coin ?

Ce début saisissant de *El último lector*, excellent premier livre traduit en français du Mexicain David Toscana, se poursuit par la présentation du personnage principal, Lucio, le père de Remigio. On le découvre dans son officine de bibliothécaire. Il lit, c'est sa mission, et pour ne pas sentir la faim et la soif. Et censure sans pitié les romans - tous les titres sont inventés - qui ne lui conviennent pas pour des raisons qu'il explique en expert de la litté-

rature. Aux livres qu'il tamponne à grands coups de « CENSURÉ », il réserve un sort définitif, un « enfer » pour de vrai.

C'est à ce moment que l'homme qui ramène de l'eau du village voisin annonce qu'une petite fille s'est perdue, la fille d'une veuve de Monterey. « *Les autorités nous demandent d'être attentifs à tout ce qui pourrait paraître étrange, surtout si nous voyons un étranger. Dans ce cas-là, on nous demande de l'arrêter et de les avertir.* » Quelques mots et l'auteur glisse sa défiance vis-à-vis du pouvoir. Comme il utilisera tout du long les mots pour mesurer leur pouvoir.

Quand Lucio apprend la découverte de son fils, il est pris au dépourvu. Les réponses à ses questions ne sont-elles pas dans les livres ? Il en sélectionne plusieurs, comparant ainsi *La mort de Babette* au sort de la jeune étrangère. Lors de ses conversations avec son fils ou avec les gendarmes, fiction et réalité se superposent, piégeant habilement le lecteur. Intéressant la mère de la morte qui rend visite à Licio, veuf désespéré, et lui avoue que son livre de chevet est celui où il cherche ses réponses. « *Un roman qui porte sa fin dans son titre* », note Toscana à son propos, laissant chacun libre d'appliquer également la formule à son travail.

Ce formidable roman, à tous

points de vue, se partage entre l'enquête policière, avec la désignation par les gendarmes d'un coupable volontaire, la contre-enquête de Remigio qui met en lumière le mode de vie rural, et les implications sur une existence que peut avoir la littérature, personnifiée par les livres cités et devenant autant de personnages du roman.

LUCIE CAUWE

LA REVUE LITTÉRAIRE

mensuel - 5^e année

N° 37

Éditions Léo Scheer

Janvier
2009

David Toscana, El último lector, traduit de l'espagnol (Mexique) par François-Michel Durazzo, Zulma, 192 pages, 16,50 euros

« Le père Pascual souleva sa soutane et se mit à uriner aussi abondamment que le lui permettait son corps déshydraté. Le jet descendit le monticule jusqu'à la rue poussiéreuse et il fut immédiatement absorbé, comme s'il n'avait jamais existé. » Au village d'Icamole, les nuages gorgés d'eau suspendus aux reliefs de Villa de García ne parviennent pas, et l'on y enterre plus personne depuis 1876, date à laquelle les troupes du général Porfirio Díaz, embourbées dans ce terrain de fond marin parsemé de pierres,

sombrèrent dans la bataille. Les habitants d'Icamole enfouirent dans la terre chaque soldat sans l'once d'un rite : « ni fleur, ni X en pierre, ni main saillante, ni boucle de ceinture, ni manche à balai, ni baguettes en croix, ni cactus gravé, ni lettre à sa mère, ni or dental, ni œil de verre, ni faire-part de décès, ni information opportune, ni rien de rien et c'est ainsi que, faute de la moindre indication, il arrive à Icamole qu'en creusant une fosse sceptique, des fondations ou un puits, on profane un de ces tombeaux improvisés ». De cet ancien site balayé par la mer (préhistorique), sans eau ni sépulture, la sécheresse force à l'exode.

Lucio, que l'État a abandonné dans sa bibliothèque municipale, consacre ses plus mauvais ouvrages à « la pièce aux livres censurés ». Depuis la cellule endormie de sa collection, il laisse éclater la critique et le jugement contre une littérature conformiste à ce qui n'existe pas, un « tendancisme sans tendances » (en français dans le texte) disait Walter Benjamin. « Ils parlent de sang et d'horreur, mais on ne voit ni l'un ni l'autre, c'est pourquoi ils remplissent leurs descriptions d'adjectifs. » « El último lector » sermonne la trame de ses livres de prédilection, dans laquelle les événements, les personnages du réel (ici le roman) viennent se confondre sans résistance. Ainsi, lorsque son fils Remigio remonte du fond de son puits le corps d'une petite fille élégante, elle épouse la physionomie romanesque de « La Mort de Babette ». Une autre lectrice, la mère de la disparue, absorbe cette identité, ce pressentiment inversé du destin. « Ces mêmes mots hantent mon esprit depuis qu'Anamari est devenue Babette. Vous ne savez pas ce qu'ont été ces derniers temps, toujours à penser que tôt ou tard je la perdrais derrière une porte, par l'opération d'une main qui l'emporterait, c'est pourquoi je hais les cloches, la foule. » « Moi, ce n'est pas un crime que je cherche à cacher, mais un corps », dit Remigio. « L'avocat a été sûrement le fruit de la tentation, se dit-il, même si les gens veulent croire en la pomme, cette inepte putain à la peau douce aussi, mais au corps rigide, visqueux, en rien discret quand on le mord, qui vieillit en un instant et se roule au milieu des mouches et d'autres bestioles.

Il sait que sa petite est mieux sous l'avocatier que le mort de (l'écrivain) Santín sous le pommier. Il ne l'a pas dit à Lucio, mais il pense lui aussi qu'Alberto Santín est un imbécile parce qu'il enterre l'enfant sans le caresser. » La fiction et la critique sont, *en bouche*, matières au roman. Lucio ne peut se retenir de corriger, à l'insu du sacrilège, la lettre d'adieu que pressait le soldat Pedro Montés sur sa poitrine morte lorsqu'on le retrouva ; une relique enfermée dans un bocal sur l'autel de ce qui devint une chapelle. La pluie s'abat enfin sur Icamole.

L'Histoire du président Porfirio Díaz, que le Mexique avait exilé « pour devenir la proie des vautours », « le seul Indien qui ait su être parisien », croise celle de « La Mort de Babette », dont l'auteur est enterré au cimetière de Montparnasse ; non loin du général paraît-il. Parmi les différentes intrigues, relayées par des livres imaginaires, le deuil de Lucio pour son épouse Herlinda reste le plus insatiable... *El último lector* est de ce genre de roman qui, pour courir à sa fin, privilégie au rouge sang la chair verte et profonde de l'avocat.

Cécile Noguès

DAVID TOSCANA

Le pays de la soif

Dans un pueblo desséché, un vieux bibliothécaire cherche et cherche encore dans les rayonnages qu'il arpente seul, les livres qui le feront encore vibrer, abandonnant les autres au jugement des cafards. El Último lector est le roman de la soif jamais étanchée de sincérité en littérature. Entretien avec son auteur David Toscana. > propos recueillis par Michel Edo, Librairie Lucioles, Vienne et traduits de l'anglais par Aurélie Julia



PAGE: *El Último lector* aborde le sujet de la mort, et de la mort violente, comme faisant partie du quotidien. Quel rapport la littérature mexicaine contemporaine entretient-elle avec ce thème ?

David Toscana: Nous, Mexicains, vivons dans un pays violent, dépourvu de loi. Notre littérature évoque souvent cette réalité que je regarde de façon allégorique et elliptique : nous savons qu'un acte de violence s'est déroulé mais nous ne le voyons pas car il n'y a ni effusion de sang ni coup de feu ; si une jeune fille est assassinée, elle est jolie et adorable. La mort m'attire davantage que la violence.

Intercaler des fictions « imaginaires » entre deux pans du récit romanesque est un procédé que d'autres écrivains comme Calvino ou Bolano ont déjà utilisé. Quel en est le but dans votre roman ?

Je ne souhaite pas dissocier les expériences du réel des expériences de lecture. Les romans ne sont pas des choses dans lesquelles il faut croire, ce sont des émotions qui nous parviennent. Par ce procédé d'écriture, j'essaie d'interroger les causes qui rendent un livre bon ou mauvais, non de manière intellectuelle, mais de façon élémentaire, sentimentale et esthétique. Cette méthode permet également de rendre hommage aux grands romans et à l'acte de lecture.

La passion qu'entretient Lucio – le personnage central du roman – avec la littérature est obsessionnelle, presque magique. Cherche-t-il à masquer le quotidien qu'il juge médiocre en intercalant la fiction dans le monde réel ?

Pour Lucio, les livres incarnent un quotidien passionnant. C'est pourquoi il méprise les personnes à Icamole qui ne veulent pas intégrer son monde et qui choisissent de vivre une existence ennuyeuse. La vie s'ancre dans les livres uniquement lorsque les ouvrages sont sincères et bien écrits, quand ils ont une âme et

Sinon, ce sont des tas de feuilles tout juste bonnes à être mangées par les larves. L'esprit de Don Quichotte plane sur Lucio.

Posez-vous ici la question du réel et de l'imaginaire ? Existe-t-il une différence entre le « vrai » monde et celui que vous circonscrivez dans vos romans ?

Je pense que le réel et l'imaginaire dérivent de la même expérience existentielle. Qu'est-ce que la jalousie ? La peur ? Souvent de la pure imagination qui peut vous tuer. La lecture peut également être perçue comme une pratique imaginaire. Je suis néanmoins plus redevable à Raskolnikov, Don Quichotte et Gregor Samsa qu'à mon voisin !

La plupart des lecteurs évaluent le mérite d'un livre aux relations qu'il entretient avec la réalité ou la vérité. Jadis, de nombre œuvres furent dites magistrales parce qu'elles se référaient vécu ; si l'auteur avouait la mystification, les volumes tombaient alors en disgrâce. De l'autre côté de la balance, des écrivains « mineurs » sont considérés comme de grands artistes et qu'ils témoignent de leur parcours dans les goulags ou camps de concentration... ■



David Toscana
El Último lector
Traduit de l'esp
(Mexique) par Fra.
Michel Du
ZULMA, 214 p.,

SOUTENU PAR LE

LU ET CONSEILLÉ PAR

E. Bonnet Lib. La Maison du Livre, Rodez – M. Blatz Lib. Le Roi Livre, Par
S. Rigot Lib. Lamartine, Paris 16^e – W. Sejean Lib. Le Cyprès, Nevers

Roman ou jeu de devinettes ? "El último lector" du Mexicain David Toscana

Le roman au Mexique connaît ces temps-ci un renouveau spectaculaire, auquel l'édition en France rend justice : plusieurs auteurs nouveaux sont annoncés pour les mois qui viennent, d'autres font leur entrée chez nous, comme David Toscana.

Né en 1961 à Monterrey, dans le nord du Mexique, David Toscana est l'auteur de sept romans qui ont attiré l'attention des lecteurs dans son pays et aux États-Unis. *El último lector*, qui a gardé son titre original dans la traduction française est un petit bijou qui ne peut que réjouir tous ceux pour qui la lecture fait partie de la vie.

Tout le récit est situé à Icamole, un village qui souffre d'une sécheresse chronique, dont on ne connaît que quelques habitants et dont on soupçonne qu'il n'a au fond ni passé, malgré la présence de fossiles qui justement ne sont que des fossiles, ni avenir. Ce qui compte pour Toscana c'est l'instant présent, les pauvres actions de deux hommes. Lucio a été promu bibliothécaire de façon parfaitement arbitraire, puis déchargé de ses fonctions sans qu'on lui donne la moindre raison. Remigio, son fils, découvre dans son puits le cadavre d'une fillette dont la mère, grande lectrice, viendra à Icamole pour tenter de connaître la vérité. L'intrigue s'arrête là, il ne s'agit ni d'un roman policier, ni d'un roman social ou psychologique, au sens traditionnel.

David Toscana a choisi ce point de départ pour nous entraîner dans une réflexion délicate sur la lecture, le livre, la littérature et ses effets sur chacun d'entre nous : la vie est-elle dans les livres, les livres sont-ils dans la vie, sont-ils la vie et la vie, notre vie n'est-elle que le reflet pâlichon de tout ce qu'on peut lire. Ces idées, parfaitement exprimées ainsi, deviennent dans *El último lector* une cascade de jeux, des variations sans fin, toutes plus troublantes et surtout plus drôles les unes que les autres. Le bibliothécaire, qui pratique quotidiennement une censure sans

merci sur les ouvrages qui lui sont confiés, est lui-même un lecteur insatiable qui a la fâcheuse tendance de mêler son environnement et les souvenirs de romans lus autrefois, de voir dans les gens qu'il côtoie des personnages de récits qu'il a faits siens parce qu'il les a trop aimés. Et il entraîne le lecteur de ce roman, de ce volume qu'on a entre les mains, dans d'étonnants voyages dont on ne sait plus s'ils appartiennent à l'univers de la Littérature, avec un grand L, à celui d'Icamole ou au nôtre. David Toscana crée

une multitude de liens entre la littérature et la réalité : chacun peut s'amuser à puiser dans ses propres souvenirs de lecture pour les faire revivre dans les personnages : ce livre est en lui-même un grand jeu destiné à chaque lecteur, un peu comme ce que proposait Julio Cortázar une génération avant. Pourquoi, par exemple, ne pas voir certaines ressemblances entre le bibliothécaire oublié par les autorités et le vieux colonel du roman de Gabriel García Márquez ? Un des

plaisirs qui se renouvelle sans cesse dans cette lecture est la partie de ping-pong entre l'auteur et nous-mêmes : qui sera le plus malin, lui ou nous ? Il faut bien reconnaître notre infériorité et, donc, notre défaite !

Avec un humour discret mais constant. David Toscana suggère également très bien que la littérature est inépuisable : en littérature, il y a ce qui existe, ce qui ne demande qu'à être inventé, ce qui n'a jamais été imprimé dans aucun livre, mais qui se promène dans notre imagination et dans celle des millions d'auteurs potentiels.

À la fin de la lecture, on ne sait plus si ce qu'on a lu appartient à la réalité d'Icamole, c'est-à-dire à la réalité de la fiction, aux lectures de Lucio, c'est à dire à une fiction à l'intérieur de la fiction, ou même à nos lectures, c'est-à-dire à une réalité que nous nous sommes nous-mêmes créée. On referme le livre avec une sensation de savoureux vertige qu'on n'a que rarement connu dans nos lectures précédentes.

Christian ROINAT

El último lector, par David Toscana, traduit de l'espagnol (Mexique) par François-Michel Durazza aux éditions Zulma, 215 p., 18 euros.

David Toscana en espagnol : *El último lector*





Presse Régionale
T.M. : 9 118

☎ : 03 28 36 88 50
L.M. : N.C.

LIBERTE HEBDO

VENDREDI 27 FÉVRIER 2009

La fiction, maîtresse fidèle

Coller au réel dans toute sa complexité est une tâche ardue. Et que dire lorsque la mémoire, l'imagination, les images engrangées et les souvenirs de textes lus s'en mêlent ? Tout passe par un regard, une subjectivité, une narration et une écriture. Parler de délimitation entre le réel et la fiction, c'est explorer la lisière qui les sépare, c'est éprouver l'expérience des limites. Lorsque les deux s'interpèrent, cela prend une saveur toute particulière.

La fiction à l'assaut du réel : « El ultimo lector »

« Un livre d'histoire parle de choses qui sont arrivées tandis qu'un roman parle de choses qui arrivent ». Lucio, bibliothécaire dans une bourgade mexicaine, est plongé dans un océan de fictions : la littérature est à ses yeux « le présent permanent ». Passionné, il se projette dans chaque roman à un point tel qu'il n'hésite pas à passer à la trappe à cafards les ouvrages qu'il juge imparfaits, surtout ceux qui font « la morale comme une bonne sœur ». Lorsque son fils Remigio lui annonce qu'il a découvert dans son puits le cadavre d'une fillette, il cherche une solution dans les histoires qu'il a lues, comme *La mort de Babette*, *La fille du télégraphiste* et *Le Pommier* dont les racines assoiffées recueillent le cadavre d'un enfant. Les gendarmes empruntent les dires de Lucio qui reconnaît Babette sur la photo et embraye sur

l'intrigue du roman. Défi lancé à la réalité : cette gageure, l'écrivain mexicain David Toscana la tient avec maîtrise. Et comme il n'y a aucune différence graphique (italique ou guillemets) entre le récit premier et les extraits de romans, l'enquête poursuit son délire logique plausible, fondé sur un raisonnement nourri et saoulé d'un imaginaire qui advient selon des styles littéraires variés : tous les livres cités sont inventés par l'auteur. Digressions, mises en abyme... Les personnages de papier perdent leur autonomie, prennent chair et deviennent parties intégrantes de l'enquête. Bel hommage au pouvoir des mots et de la littérature, source d'inspiration et caisse de résonance, capables d'infléchir le cours des événements et la destinée des hommes. Rares sont les œuvres qui donnent à ce point le sentiment que tout, à chaque instant, est possible, comme dans les compositions intensément colorées, réalisme magique ou baroque, des Gabriel Garcia Marquez, Juan Rulfo, Julio Cortazar (en France depuis 1951) ou du poète cubain Jose Lezama Lima.

Alphonse CUGIER

• David Toscana, « El ultimo lector », Zulma, 2009, 210 pages, 18 €



Quotidien National ☎ : 01 44 82 16 16
T.M. : 120 563 L.M. : 470 000

SAMEDI 14 MARS 2009

La Tribune

Trois romans **mexicains** à découvrir

Ce sont les dignes héritiers de Juan Rulfo et de Carlos Fuentes. La nouvelle génération d'auteurs mexicains écrit une œuvre foisonnante et singulière.



« **El Último Lector** », de David Toscana (Zulma, 2009)

Lucio, vieux bibliothécaire solitaire aux goûts très personnels, range les livres qu'il admire sur une étagère. Les autres, indignes, sont jetés aux cafards. Un jour, Remigio, son fils, découvre le corps d'une fillette au fond de son puits... Fiction littéraire et réalité s'entremêlent à Icamole, pueblo du nord du Mexique frappé par la sécheresse. Toscana réussit un coup de maître avec ce roman gigogne d'une belle inventivité.

Laurène Champalle



Hebdomadaire
T.M. : 450 000

☎ : 01 55 24 47 00
L.M. : 2 000 000

NOUS PARIS

LUNDI 9 MARS 2009

Salon du livre : destination Mexique

TEXTE : PATRICK DE SINETY

Le Salon du livre ouvre ses portes cette semaine avec en tête d'affiche un très vaste échantillon de la littérature mexicaine : une part de l'indomptable originalité du turbulent voisin des Etats-Unis va se concentrer Porte de Versailles.

Les images – ou les clichés – qui se précipitent à l'évocation du Mexique ne sont pas spécialement reposantes. Elles ont même tendance à donner le tournis. Le code génétique de ce pays semble tout entier dominé par l'excès, et chacun des éléments qui le compose donne l'impression d'avoir reçu en héritage un gène analogue ; toute chose susceptible de produire le meilleur comme le pire. Une rébellion d'Indiens dans les forêts montagneuses du Chiapas conduite par un mystérieux leader, avec lequel l'un des écrivains invités au Salon du livre, Paco Ignacio Taibo II, écrit en 2005 un roman ("Des morts qui dérangent", Rivages), une sauvage guerre de la drogue avec des troubadours modernes qui chantent les exploits sanglants de tel ou tel narcotrafiquant, des centaines de jeunes femmes assassinées à Ciudad Juárez, à la frontière avec les Etats-Unis, une histoire forgée dans la violence dont un film comme "Il était une fois la révolution" (Sergio Leone, 1971) dresse un portrait magnifique et crépusculaire... Le moins que l'on puisse dire est que le Mexique incline peu aux compromis tiédasses.

Surréalisme et réalisme magique

C'est comme si l'âge du western qui prévalait aux Etats-Unis au XIX^e siècle s'était déplacé vers l'ouest et perdurait depuis. Un autre film, de Joseph Losey celui-là, restitue autour de la figure de Trotski ("L'Assassinat de Trotski", 1972), réfugié à Mexico et sur le point d'être exécuté par un tueur diligenté par Staline, une atmosphère de folie baroque étrangement nimbée de spiritualité. Et lorsqu'en 1936, Antonin Artaud se rend chez les Indiens tarahumaras pour y être initié au rite du peyotl, c'est pour « **prospector ce qu'il peut rester au Mexique d'un naturalisme en pleine magie, d'une sorte d'efficacité naturelle répandue çà et là** [...] dans les sous-sols de la terre et dans les avenues encore mouvantes de l'air ».

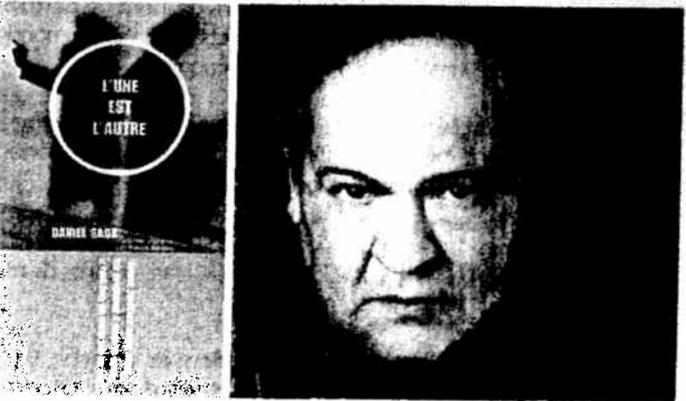
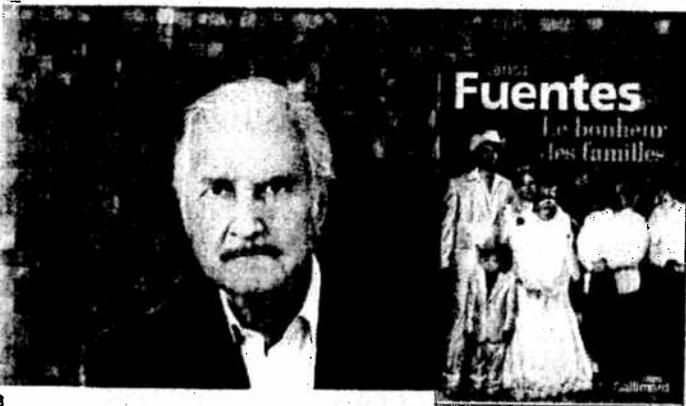
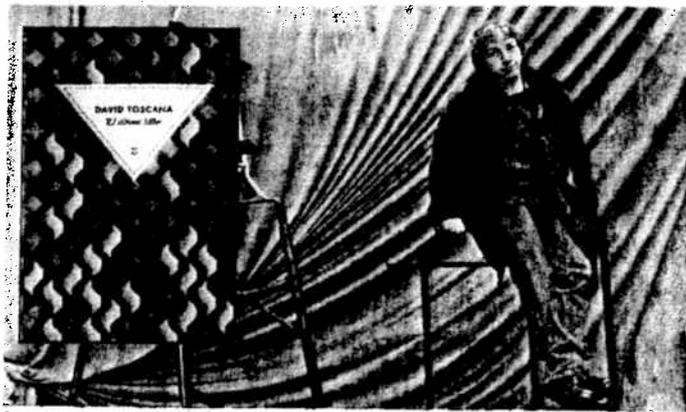
Il émane de ce territoire des forces qui, évidemment, inspirent les artistes. Les poètes de la "beat generation" ne s'y sont pas trompés : Jack Kerouac écrit en quinze jours "Mexico City Blues" en se nourrissant des divagations d'un vieux morphinomane, mais William Burroughs y tua sa femme d'une balle en pleine tête en voulant reproduire la performance de Guillaume Tell, puis se lança dans la quête d'une drogue hallucinogène appe-



Le "village BD" du Salon du livre regroupe la plupart des éditeurs de bande dessinée.

lée yage et dont les effets ne paraissent pas très éloignés de ceux provoqués par le peyotl. Certains romans de José Agustín, avec leurs personnages d'adolescents en recherche d'expériences extrêmes, font écho à la période suivante des années 1960 et 1970 – "Acapulco 72" (La Différence), notamment.

Naturellement, les lettres mexicaines sont imprégnées de cette curieuse réalité. Les grandes figures de la littérature du XX^e siècle, comme Octavio Paz, Juan Rulfo ou Carlos Fuentes, dernier de cette génération (il est né en 1928) et dont on attend par ailleurs la présence Porte de Versailles, sont également allées puiser une part de leur inspiration dans le surréalisme et chez d'autres auteurs d'Amérique latine, s'inscrivant dans un mouvement que l'on a appelé le "réalisme magique"... Les représentants de la génération suivante sont eux aussi largement marqués par cet esprit des lieux, qui paraît se manifester tout spécialement dans les campagnes – "Pedro Paramo", de Juan Rulfo, par exemple, ou les livres de Daniel Sada – et dont une ville comme Mexico, énorme, tentaculaire et monstrueuse serait comme une extension dévoyée.



1_David Toscana, auteur de "El ultimo lector". 2_Carlos Fuentes, auteur de "Le Bonheur des familles". 3_Daniel Sada, auteur de "L'une est l'autre".

à voir aussi

UNE PAUSE BD

Située au cœur du "village BD", où sont regroupés la plupart des éditeurs de bande dessinée, l'escalier BD-manga offre de naviguer entre ces deux disciplines au sein d'un même espace. Parfois, deux des principaux aspects de la bande dessinée mondiale (il manque le comic) se télescopent, comme c'est le cas avec l'exposition "Europe-Japon : regards croisés" organisée par les éditions Glénat, qui, accessoirement, en profitent pour célébrer leur quarantième anniversaire. Mais le stand, où de très nombreux auteurs seront présents, accueillera également des débats – l'adaptation d'œuvres littéraires en BD, "Manga et violence", "La politique dans la BD", etc. –, la production d'éditeurs indépendants comme Cambourakis, L'Association ou Les Requins marteaux... D'autre part, la publication d'un certain nombre d'albums est programmée pour coïncider avec le Salon du livre. C'est notamment le cas avec "Animal'z", d'Enki Bilal, dont l'univers fera l'objet d'une table ronde, avec Jean Teulé et en présence de l'auteur, c'est aussi celui d'Adrien Fournier ("Les Plans de la ville", Cambourakis), Franck Giroud ("Pâques avant les Rameaux", Dupuis) ou Bastien Vivès ("Dans mes yeux", Casterman).

infos pratiques

Salon du livre, Porte de Versailles, Pavillon 1, 15^e.
www.salondulivreparis.com
 Du vendredi 13 au mercredi 18 mars, de 9 h 30 à 20 h (le 17 jusqu'à 22 h, le 18 jusqu'à 17 h).
 Tarif d'entrée : 7 €. (en vente sur la boutique en ligne).
 Gratuité pour les moins de 18 ans et pour les étudiants de moins de 26 ans (pré-enregistrement sur la boutique en ligne).
 Entrée gratuite pour les demandeurs d'emploi et les bénéficiaires du RMI (sur présentation d'un justificatif)

Le roman de David Toscana (né en 1961), "El ultimo lector" (Zulma, 2009), s'ouvre avec une ironie bienveillante sur les prières que des villageois adressent aux nuages pour qu'ils consentent à arroser leurs cultures. Le roman d'Ana García Bergua, "L'île aux fous" (Mercure de France, 2009), raconte l'histoire de soldats oubliés sur une île avec leurs femmes et leurs enfants et décimés par le scorbut, à l'exception de trois femmes qui finissent par tuer le gardien du phare après qu'il les a tour à tour violées. **Le meilleur est que "L'île aux fous" est tiré d'un fait réel survenu durant la révolution mexicaine de 1914.** "Le Jardin dévasté" (Seuil), dernier roman de Jorge Volpi, suit le parcours d'une Irakienne partie à la recherche de ses frères après la disparition de son mari mort sous les bombardements, et guidée dans sa quête par un djinn. "Leçons pour un lièvre mort" (Passage du Nord-Ouest), roman-puzzle édaté en 243 pièces, est le dernier texte traduit en français de Mario Bellatin. L'une de ces pièces raconte l'histoire d'un pêcheur qui découvre des nouveau-nés sans bras ni jambes, et une autre, celle d'un écrivain affublé d'une main artificielle directement connectée à son cerveau. Citons encore Ignacio Padilla, l'un des fondateurs, avec Jorge Volpi, du groupe littéraire "Crack", auteur d'un remarquable roman, "Spirale d'artillerie" (Gallimard), qui met en scène les mécaniques sourdes d'un régime totalitaire et la manière dont elles parasitent les individus jusque dans leurs tréfonds. Le continent littéraire mexicain est vaste, le mieux pour s'en rendre compte est de faire un tour au Salon du livre.



0 690900 861414

Hebdomadaire ☎ : 01 44 39 11 11
T.M. : 407 948 L.M. : 967 000

MERCREDI 11 MARS 2009

SPÉCIAL MEXIQUE

LES MONSTRES SACRÉS

OCTAVIO PAZ

« Grand poète mexicain, grand intellectuel européen, esprit universel et charmeur planétaire », c'est ainsi que Pierre Nora décrivait le **prix Nobel de littérature 1990** qui fut aussi ambassadeur en France puis en Inde, mais avant tout un humaniste absolu dont l'érudition ne connaissait pas de frontières. Pour découvrir ou redécouvrir, dix ans après sa mort, cette œuvre éclairée, d'une grâce miraculeuse, il suffit d'ouvrir ce nouveau volume de **la Pléiade** qui rassemble l'essentiel de son œuvre. Sa poésie d'abord, notamment avec Liberté sur parole ou Pierre de Soleil, sa poésie ensuite avec des essais comme L'autre voix ou L'arc et la Lyre...

Édition établie par Jean-Claude Masson, 1648 p., Gallimard, 63 euros jusqu'au 31 mars.

JUAN RULFO

Né dans l'état de Jalisco, région d'une extrême pauvreté, et mort en 1986, il est l'homme de deux livres qui ont pourtant fait de lui l'un des écrivains mexicains les plus célèbres au monde. À 35 ans, il publie Liano en flammes. « Chaque récit de ce livre laisse en nous une marque indélébile qui dit mieux que tout l'absurdité irréductible de l'histoire humaine et fait naître la ferveur de l'émotion notre seul espoir de rédemption » écrit Le Clézio. Dans cet **éblouissant recueil de nouvelles** contant la vie âpre des paysans de son enfance, Rulfo invente le fameux réalisme magique qui a inspiré toute l'Amérique Latine et que Gabriel Garcia Marquez a porté à son apogée. Rulfo n'a laissé qu'un seul et magistral roman : « **Pedro Paramo** » qui vient de ressortir en poche avec une nouvelle traduction de Gabriel Jacull.

183 p., Folio, 6,50 euros.

CARLOS FUENTES

Récompensé par le prix Cervantes pour l'ensemble de son œuvre en 1987, il est **l'écrivain mexicain vivant le plus connu au monde** et sera forcément le point de mire de ce 29e salon du livre. Fils d'un diplomate, Fuentes a passé son enfance entre Quito, Montevideo, Rio, Washington, et Buenos Aires. C'est pourtant Mexico, où il a fait ses études de droit, qui reste son espace littéraire de prédilection. Ancien ambassadeur en France, il abandonne assez vite une carrière diplomatique contrariée par son engagement très marqué à gauche. À 80 ans, l'auteur de « La mort d'Artemio Cruz » publie « **Le bonheur des familles** », seize nouvelles qui, à travers les différents politiques de deux frères, une mère écrivant au meurtrier de sa fille ou un vieil homme retrouvant son amour de jeunesse, font une radioscopie du Mexique contemporain. Un style sans cesse rajeuni, pour peindre une violence et une misère qui semblent malheureusement éternelles.

Traduit par Céline Zins et Aline Schulman, Gallimard, 456 p, 21,50 euros.



COUPS DE CŒUR

« El ultimo Lector »

Lucio tient la bibliothèque d'Icamole, un petit village dévasté par la sécheresse. Plus un seul client ne vient lui emprunter ses romans qu'il dévore, mais n'hésite pas à jeter aux enfers s'ils lui déplaisent. Lorsque son fils, Remigio, lui annonce qu'il a trouvé une fillette morte dans son puits, c'est à la littérature que le bibliothécaire s'en remet pour trouver une solution à cette énigme. Au fil de son enquête, les limites séparant la fiction du réel deviennent de plus en plus fragiles... Exigeante et jubilatoire, la plume de Lucio nous ramène subtilement à la grande tradition du roman policier.

Traduit par François-Michel Durazzo, Zulma, 215 p., 18 euros.



Guillermo Arriaga, le surdoué

Il a grandi à Unidad Modelo, l'un des quartiers les plus dangereux du « DF » comme on surnomme la capitale mexicaine. Et on lui doit une moisson exceptionnelle de scénarios à la construction sophistiquée qui ont bouleversé le cinéma de cette dernière décennie : « Amours chémons », « 21 grammes », « Trois enterrements » et « Babel ». Guillermo Arriaga est aussi un écrivain de talent dont l'œuvre est hantée par cette violence inouïe qu'il a connue enfant. « J'ai pu quitter la rue, mais la rue, elle, ne m'a pas quitté » confie-t-il. Publié chez Phébus.

« L » son dernier recueil de nouvelles, toutes plus noires les unes que les autres, en témoigne. Tout comme « L'Escadron Guillotine », réécrit en Points-Seuil et son film « Loin de la Terre brûlée », sorti cette semaine en salle. Macabre, désespérée, son œuvre construit une fascinante esthétique de l'horreur humaine.

Traduit par Elena Zayas, 190 p., 16 euros.

Et aussi...

« **Des nouvelles du Mexique** » rassemble certaines des plus belles plumes du pays : Jorge Volpi, Juan Villoro, Ignacio Padilla, Enrique Serna, Mario Bellatin ou Rosa Beltran. Edition

Métallé, 312 p., 13 euros. Jean-Claude Carrière réconcilie l'héritage aztèque, la richesse coloniale et le foisonnement contemporain dans un délicieux « **Dictionnaire amoureux du Mexique** ». Plon, 528 p., 24 euros. Derrière les

textes que nous aimons, leurs visages, révélés dans « **Portraits d'écrivains mexicains** », 120 pages. Gallimard, 20 euros.

Page réalisée par
ADÉLAÏDE DE CLERMONT-TONNERRE



Hebdomadaire ☎ : 01 48 88 46 00
T.M. : 180 000 L.M. : 825 000

La vie

JEUDI 12 MARS 2009

Trente-huit écrivains mexicains seront présents au Salon du livre, à Paris. Voici quelques pépites sélectionnées pour vous.

SIX AUTEURS INCONTOURNABLES

David Toscana
El Ultimo Lector

ROMAN. Qu'est-ce qui est plus vrai, la vie qu'on vit ou celle qu'on raconte? C'est tout le sujet de ce fabuleux roman où l'on voit un bibliothécaire du village d'Icambole, dans le



nord du Mexique, vivre en équilibre entre réalité et fiction. Son fils découvre une enfant noyée au fond de son puits. Et notre amoureux des mots mènera, mieux que la police, sa propre enquête en trouvant dans les pages de ses livres la clé de l'énigme. La fiction aurait précédé le réel ou l'aurait orienté en le nommant... L'ombre du grand García Márquez plane sur cette fable magique, qui mêle vrai et faux, sur

ce village d'Icambole, le Mexique à lui tout seul, celui de la soif, de la poussière, d'hommes et de femmes aux caractères débordants d'absurdités joyeuses. ●

ZULMA, 18 €.

YVES VIOLLIER



0 730900 632123



Presse Régionale
T.M. : 862 206

☎ : 02 99 32 60 00
L.M. : 2 230 000

DIMANCHE 15 MARS 2009

ouest
france 



Roman

David Toscana,
El ultimo lector
Zulma
215 pages, 18 €.

Ce roman sent la poussière du désert, les livres moisissus et les ambiances villageoises rancieuses. L'intrigue se déroule au nord du Mexique. Dans ce village frappé par la sécheresse, aussi bien climatique que culturelle, une fillette a disparu. Tout le monde la cherche, sauf Remigio et son père Lucio, qui l'ont retrouvée au fond d'un puits et enterrée. Lucio, bibliothécaire et lecteur compulsif, connaît déjà l'histoire, puisqu'elle est écrite dans un de ses livres. Couronné de prix, ce roman fort est un prétexte à disserter sur la littérature, qui se mêle à la réalité jusqu'à ce qu'on ne puisse plus distinguer l'une de l'autre. (Florence Pitard)



Mensuel
T.M. : N.C.

☎ : 01 42 46 18 38
L.M. : N.C.

TRANSFUGE

MARS 2009

DAVID TOSCANA

« La perte d'un enfant est l'événement le plus tragique »

propos recueillis par Gaëlle Glin / photo Patrice Normand pour Transfuge

É

TABU À MONTERREY, AU nord du Mexique, David Toscana a fait de cette terre violente et aride le décor d'une œuvre riche et

pleine de fantaisie, où le grotesque le dispute au tragique. Le lectorat français le découvre avec son dernier opus, le superbe *El último lector*, ancré au cœur du désert, dans un village où une bibliothèque désaffectée tient lieu d'oasis. Celle-ci reste la fierté de son fondateur, Lucio. Dans ce lieu hors du temps et du monde, le vieil homme rêveur trie et picore du matin au soir les ouvrages dont il dispose. À ses yeux, seule la fiction peut résoudre les énigmes du réel. Quand son fils Remigio vient le trouver affolé après avoir découvert dans son puits le corps d'une fillette sans vie, Lucio se contente de lui conseiller la lecture de deux romans, *Le Pommier* et *La Mort de Babette*, auxquels selon lui ce drame fait écho... Rencontre avec un auteur-lecteur qui marche dans les pas de Don Quichotte.

Comme dans *Don Quichotte de Cervantès* ou *Si par une nuit d'hiver un voyageur* d'Italo Calvino, ici la vie des personnages semble être une prolongation de leurs lectures...

La littérature me semble la mieux à même d'éclairer et de prolonger l'existence. Au centre de *El último lector*, il y a le mystère de la disparition de la petite Annamari. Face à celui-ci, l'enquête policière se révèle totalement impuissante. C'est dans deux romans oubliés que Lucio, Remigio et la mère de la fille, obsédés par ce drame, vont

Lucio est un lecteur très particulier. Le jour où un meurtre est commis dans son village, c'est dans les livres qu'il part chercher l'explication. Un roman ensorcelant et jubilatoire sur les enjeux de la fiction.

trouver matière à retracer – ou à rêver ? – ce qui a pu se passer. Le destin d'Annamari était-il écrit ? Finalement, la question importe peu. L'essentiel est qu'en se « représentant » cette mort, les personnages parviendront à se libérer du fardeau qu'elle est pour eux.

Fidèle à une certaine tradition mexicaine, vous avez inscrit la mort au cœur de vos romans. Comment expliquer la fascination quasi amoureuse qu'elle semble vous inspirer ?

Je suis né et ai grandi juste à côté d'un cimetière. J'ai toujours eu l'impression d'avoir une connexion spéciale avec la mort. Ce cimetière était pour moi une aire de jeu : j'observais les visiteurs, je me cachais derrière les tombes, j'apprenais à déchiffrer les noms, les dates. Ma relation aux morts n'était pas ésotérique, ni tragique, elle était simplement naturelle. Voilà sans doute pourquoi la mort hante tous mes romans et est au centre de *Duelo por Miguel Pruneda*. Je ne m'attache pas à sa représentation physique ou symbolique – je ne la célèbre pas dans la joie comme on le fait dans le folklore mexicain. J'entends la faire ressentir comme une présence qui plane.

Les diaboliques d'Inferno et plus généralement, la violence

jalonnent votre œuvre. Doit-on y voir l'influence de la région frontalière où vous vivez ?

Au nord du Mexique, les trafics en tout genre (drogues, armes, immigration clandestine) génèrent sans cesse de nouveaux drames, relayés par les journaux. L'affaire des disparues de Juarez a fait grand bruit. En tant qu'incurable paranoïaque et père de deux filles, j'ai été très secoué par ce cas. Cependant, à la différence de Roberto Bolaño dans *2066*, je n'ai pas choisi de la traiter directement dans un roman, car pour ma part je préfère une approche allégorique à une approche frontale. Mais l'émotion qu'a suscitée l'affaire a nourri mon imaginaire et mes obsessions. Comme beaucoup, je considère la perte d'un enfant comme l'événement le plus tragique auquel on puisse faire face. S'il a été enlevé, que lui a-t-on fait ? Où est-il aujourd'hui ? Ces questions entêtantes, qui scandent la plupart de mes romans, sont sans fin. D'ailleurs, au cœur de mon prochain roman, on trouve... un enfant disparu.

Au cours de sa rédaction, j'ai beaucoup écouté le *Kindertotenlieder* de Gustav Mahler : les paroles sont extraites des 425 poèmes que Friedrich Schiller écrivait entre 1805 et 1809 à ses deux enfants morts.



EL ULTIMO LECTOR
traduit de l'espagnol (Mexique) par François-Michel Durazzo
ZULMA
192 p., 15,50 €

Comment s'est imposé à vous le décor du roman, cette bibliothèque isolée ?

Symbole du vide, le désert fait apparaître la bibliothèque de Lucio comme une incongruité, une provocation. Les écrivains d'Amérique latine aiment à clamer que désormais, notre littérature doit être urbaine, cosmopolite, ouverte à toutes les influences, notamment étatsuniennes. Par opposition, je me suis dit : retournons dans le désert, loin de toute civilisation... et élevons un village au rang de Paris !

Lecteur compulsif et bibliothécaire fou, le personnage de Lucio participe beaucoup de la cocasserie du roman...

À l'origine, Lucio a le très sérieux projet d'implanter dans ce village une bibliothèque d'utilité publique où il jouerait un rôle traditionnel. Il se croit investi d'une haute responsabilité vis-à-vis des habitants. Mais il se rend vite compte qu'il est l'unique lecteur de sa communauté. Il peut alors organiser sa bibliothèque à l'aune de sa seule subjectivité. Il range sur les rayonnages les livres qui lui plaisent, jette aux cafards ceux qu'il déteste : cinglants, ses jugements sont

sans appel. Pour ma part, je n'accumule pas les livres et n'hésite pas à les jeter !

Lucio bâtit pas à pas sa bibliothèque idéale. À quel ressembla la vôtre ?

Comme Lucio et comme Don Quichotte, je suis un lecteur obsessionnel ! Ma bibliothèque regorge de romans, de livres de poésie et d'histoire. Les noms des auteurs représentés sont essentiellement slaves (Dostoïevski, Andreïev, Gogol, Boulgakov, Tourgueniev...) et latino-américains : Juan Carlos Onetti, Juan Rulfo, Gabriel García Márquez et José Donoso ont été fondamentaux dans la construction de mon esthétique.

Vous dites que votre œuvre ne relève pas du réalisme magique mais du « réalisme débridé ». Pourriez-vous préciser cette notion ?

Le réalisme magique a trait au surnaturel. Or si mes personnages ont une imagination débordante, folle, défiant la logique, ils n'ont pas de pouvoirs magiques et n'agissent pas de façon absurde. •



...et aussi en poche !

Z/a

2013

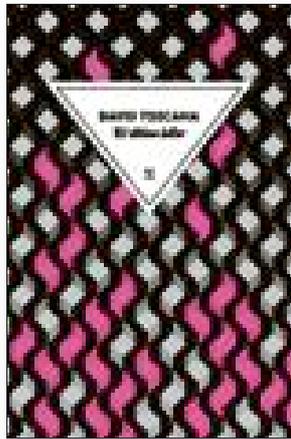


Vendredi 10 mai 2013

DAVID TOSCANA

El último lector

Traduit de l'espagnol (Mexique) par François-Michel Durazzo. Zulma, 187 pp., 8,95€.



Icamole est un petit village isolé dans le nord du Mexique où les femmes sortent avec leurs parapluies pour invoquer les cieux de donner enfin l'eau qui manque depuis des mois. Le bibliothécaire des lieux, Lucio, désavoué par sa hiérarchie parce que personne ne vient jamais lui emprunter de livres, continue avec détermination son œuvre de lecture et de censure. Remigio trouve dans son puits une petite fille morte, dont il ne sait que faire. C'est Lucio qui va enquêter à sa manière sur cet étrange fait divers : grâce à ce que les livres disent du monde. *«J'ai mis un signet à la page que tu dois lire. Il y en a presque trois cents et je te demande de n'en lire qu'une seule, je pense que c'est un bon marché.»* *El último lector* inaugure une nouvelle collection de Zulma. **F. RI**

Mai 2013

TOP Poches

Et si les livres contenaient la résolution de toutes les énigmes du monde... Un trompe-l'œil plein d'humour.

Pour inaugurer leur belle collection de poche, les éditions Zulma se sont appuyées sur les littératures du monde entier : l'Iran avec Zoya Pirzad, l'Allemagne avec Gert Ledig, l'Inde avec Anjana Appachana et le Mexique avec David Toscana. Quatre romans qui vont de l'hyperréalisme à l'humour ou l'onirisme. Plonger, par exemple, dans l'univers de David Toscana et d'*El Ultimo Lector* est un moment de jubilation. Dans un village du Mexique frappé par la sécheresse, Remigio découvre le corps d'une petite fille au fond de son puits. Plus ennuyé qu'inquiet, il en parle à son père, le bibliothécaire Lucio. Mais Lucio a du mal à différencier la littérature de la réalité, et croit que les livres contiennent la résolution de toutes les énigmes du monde. Commence alors un voyage en trompe-l'œil, un hommage à la fiction teinté d'humour, mais aussi une évocation charnelle du Mexique, ses habitants et ses héroïnes.

– C.F.

TT *El Ultimo Lector*, de David Toscana | Traduit de l'espagnol (Mexique) par François-Michel Durazzo | Ed. Zulma | 190 p., 8,95€.

LE SOIR

samedi 11 et dimanche 12 mai 2013

roman

El último lector ★★★

DAVID TOSCANA

Quatre titres inaugurent la collection de poche de Zulma. Celui-ci est l'étonnante histoire de Lucio, bibliothécaire sans lecteurs dans un village aride où une fillette a disparu. La réalité et la fiction s'interpénètrent dans son univers. Une intelligence perverse et très séduisante y est à l'œuvre. P.My
Traduit de l'espagnol (Mexique) par F-M Durazzo, Z/a, 187 p., 8,95 euros